N° 506 – CINÉMA : N° 16 — 13 DÉCEMBRE 1930

LA PETITE ILLUSTRATION

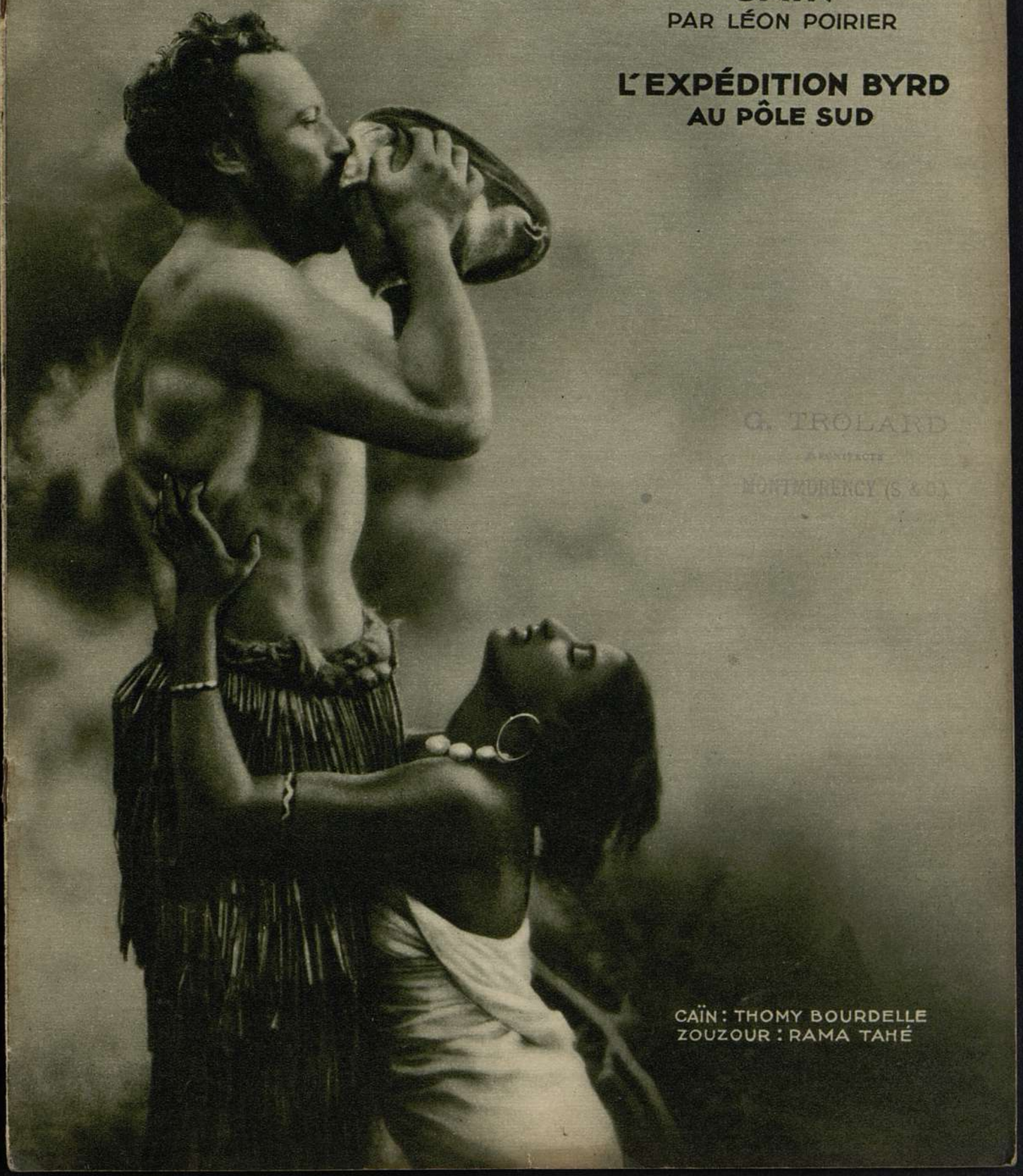
REVUE HEBDOMADAIRE

LES NOUVEAUTÉS CINÉMATOGRAPHIQUES

CAÏN

PAR LÉON POIRIER

L'EXPÉDITION BYRD AU PÔLE SUD



CAÏN : THOMY BOURDELLE
ZOUZOUR : RAMA TAHÉ

13378

CAÏN

AVENTURES DES MERS EXOTIQUES

AU mois d'octobre 1924, M. Léon Poirier partait, avec l'expédition Haardt-Audouin-Dubreuil, pour accomplir la première traversée de l'Afrique, du nord au sud, reliant l'Algérie à Madagascar. De cette longue randonnée de huit mois, il rapportait un film d'une originalité rare, *la Croisière noire*, qui n'est pas seulement un « documentaire », mais une sorte de poème cinématographique où revivent avec intensité les paysages, les populations, les mœurs, la faune, la flore et toutes les singularités ethniques et pittoresques du vaste continent africain. Au cours de ce voyage, M. Léon Poirier avait conçu l'idée d'un autre film comportant un minimum d'action romanesque et de personnages, et dans lequel le principal rôle serait tenu par la nature — cette prodigieuse nature tropicale aux splendeurs inviolées. Il rêvait de montrer son contraste avec la civilisation et peu à peu l'idée d'un scénario très simple, au symbolisme expressif, se fit jour dans son esprit : un Homme, rejeté par la société, isolé soudain dans une île déserte des mers exotiques et parcourant à nouveau pour son propre compte tous les stades de l'humanité primitive.

Il ne put réaliser d'abord ce dessein, car une autre entreprise le réclamait : il fit *Verdun, vision d'histoire*, cette épopée de la grande guerre encore présente à tous les souvenirs. Cette tâche achevée, il repartit en Afrique tourner *Caïn*. Il avait fait choix de l'île de Nossi-Bé, sur la côte orientale de Madagascar, dont le cadre lui paraissait le plus propice.

Un paquebot traverse l'océan Indien

DANS LES SOUTES

LA FUITE

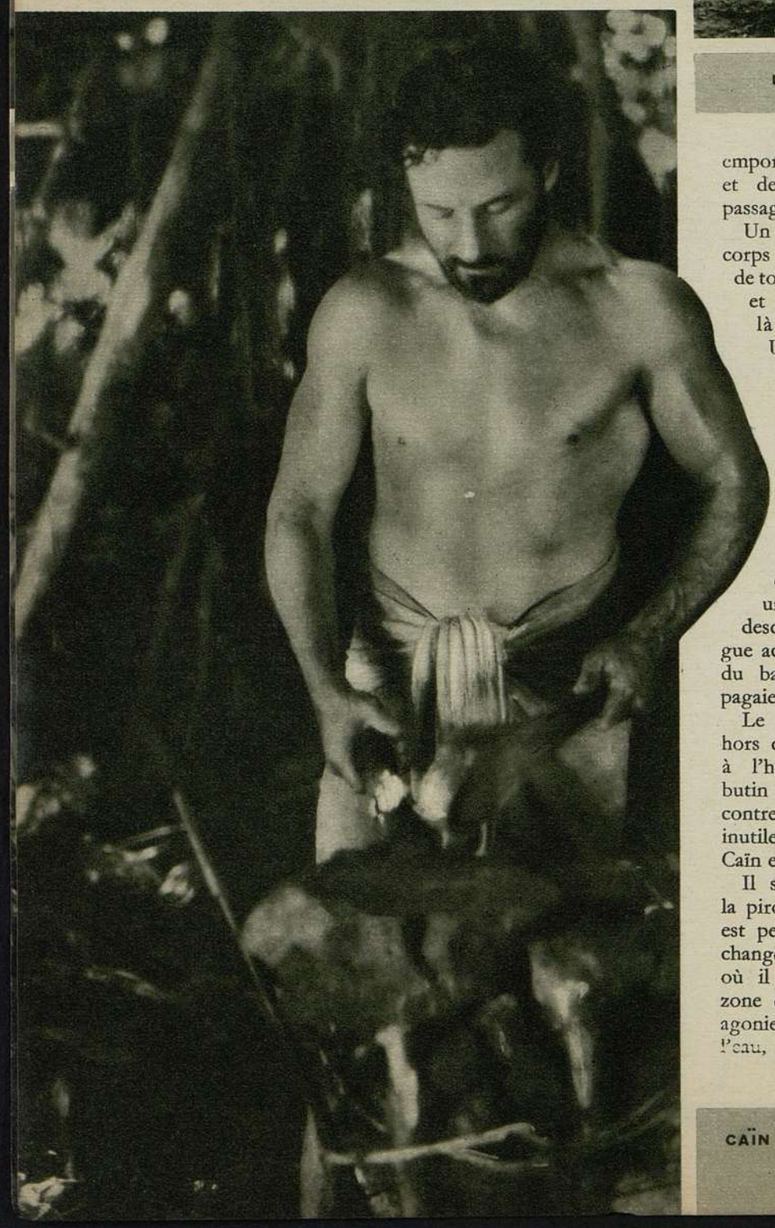
DEVANT LA TOMBE DU MISSIONNAIRE

L'EXPLORATION DE L'ILE

PREMIER CONTACT AVEC LA NATURE

LA VIE PRIMITIVE

LA DANSE DEVANT LE FEU



CAÏN FORGERON

emportant des hommes qui s'amusent et des hommes qui souffrent : les passagers et les soutiers.

Un de ceux-ci, âme farouche dans un corps d'athlète, est le type du révolté de tous les temps, « maudit de la terre », et se dressant contre sa destinée. De là son surnom de Caïn.

Un soir, il entend les conversations oiseuses du bar des premières, et les mots tombent sur cet être aigri, comme des pierres. L'envie le bouleverse. Quelques jours plus tard, pendant une escale par 11° de latitude sud où l'embarquement du charbon a rendu plus pénible encore sa besogne de forçat, Caïn, de révolté, devient malhonnête homme. Il vole un portefeuille, un sac de voyage, descend par un cordage dans une pirogue accostée par un indigène au long du bateau et, en quelques coups de pagaie, disparaît dans la nuit.

Le lendemain matin, le bateau est hors de vue, mais la côte est encore à l'horizon. L'homme compte son butin : une belle somme. Le sac, par contre, ne contient que des choses inutiles, à l'exception d'un browning. Caïn est satisfait : sa vie va changer...

Il s'endort. Les courants entraînent la pirogue et, lorsque Caïn s'éveille, il est perdu en mer. La vie, en effet, va changer pour lui, mais pas dans le sens où il l'espérait. Il est pris dans une zone de calme plat. Après une lente agonie de dix jours entre le ciel et l'eau, il tombe dans le coma et reste

SOLITUDE

allongé dans la pirogue comme dans son cercueil, sous le soleil implacable.

Alors le destin intervient. Le vent s'élève et pousse la pirogue vers une terre inconnue où elle se brise à moitié contre les rochers. La fraîcheur de l'eau tire Caïn de sa torpeur. Il se traîne à travers une végétation extraordinaire, se désaltère à un arbre merveilleux qui contient une réserve d'eau douce, mange des fruits et peu à peu reprend conscience.

Il explore la forêt où il se trouve, s'ouvrant un chemin à travers les ciccas, les pandanus, les bananiers, les cannes à sucre, les maniocs, ne découvrant nulle trace humaine. Rien que des oiseaux aux cris bizarres, des caméléons ou des tortues silencieuses.

Enfin, sous un groupe de cocotiers, voici des ossements : un missionnaire est mort là et, parmi des vestiges de livres pieux dont Caïn n'a que faire, il trouve un papier griffonné qui le renseigne sur sa propre situation ; il est dans un îlot inhabité, visité seulement de temps à autre par de dangereuses tribus nomades.

Ainsi le révolté, le maudit, Caïn, n'a plus qu'à oublier son passé et à recommencer la vie par le commencement.

Il enfouit le sac et l'argent volés — et dès lors commence en vérité pour lui une vie nouvelle : la vie de l'homme primitif.

Lui qui était le sous-produit d'une civilisation mécanisée et standardisée, il devient le roi de la nature et retrouve peu à peu l'équilibre qu'il avait perdu. Il n'était qu'une brute, il redevient un homme.

DEVANT L'HORIZON VIDE

CAÏN

LE RAPT

LE COMBAT

ZOUZOUR

Il se nourrit d'abord de fruits et de racines, puis trouve le moyen de faire du feu, se forge des armes, devient chasseur, pêcheur et vit libre, nu et beau dans l'exubérance prodigieuse de la nature tropicale. Mais il n'est pas heureux, la solitude lui pèse, car, selon la loi naturelle, l'homme ne peut vivre seul. Ses premiers amis, deux charmants petits lémuriens, sorte de singes-écureuils qu'il a apprivoisés, sont bientôt pour lui des compagnons insuffisants : il lui faut la société de ses semblables. Il décide donc de quitter l'île en réparant la pirogue endommagée.

Or, à l'aube du départ, des cris humains retentissent : sons étranges et inaccoutumés qui font frissonner Caïn d'espoir. Il se précipite à travers la forêt et, arrivant sur la grève, aperçoit des hommes noirs et nus qui emmènent sa pirogue. Les premiers « semblables » qu'il aperçoit sont des ennemis : ils appartiennent à une de ces tribus nomades dont le missionnaire avait signalé l'existence.

Caïn se battra-t-il avec ces adversaires cinq fois plus nombreux ? Il hésite, lorsque soudain des voix chantantes résonnent à travers les palmes d'un jeune cocotier : il aperçoit des femmes. Aussitôt sa vie est bouleversée. L'instinct de l'amour domine en lui instantanément tous les autres. Il choisit sa femme : c'est Zouzour. Et, comme au temps préhistorique, c'est le rapt. Il l'enlève malgré sa résistance, l'emportant au fond de sa hutte perchée dans les branches d'un banian.

Mais l'amour lui a fait commettre une imprudence, car il est aussitôt assailli par les indigènes avec lesquels il doit soutenir une lutte tragique dont il lui serait impossible de sortir vivant si, se souvenant du browning qu'il a conservé avec lui, il ne se servait de cette arme inconnue de ses ennemis. Il en blesse un et les autres s'enfuient terrorisés.

Caïn, vainqueur, reste dans son île avec la femme qu'il a conquise. Il fonde un foyer, il a des enfants et découvre sans le savoir, dans la vie simple et normale, le bonheur que lui avait refusé jadis l'existence perfectionnée de l'Europe et le mirage du progrès.

Mais une heure sonne pour lui comme pour tous les hommes, au moment où ils n'y pensent pas : c'est celle de la douleur. Un de ses enfants est mordu par un serpent, il meurt et, pendant un orage dont les grondements semblent la voix grave de la Nature, répondant aux lamentations de la pauvre Zouzour, Caïn doit porter lui-même en terre le corps de

LA PRISONNIÈRE

LA FUITE DES SAUVAGES

son fils, dont Zouzour a tissé le linceul.

La mort seule peut rapprocher les hommes : c'est près des restes du missionnaire que Caïn dépose son douloureux fardeau. Là, un atavisme ancestral et la terreur de l'inconnu font monter en lui un vague besoin de prières ; ses mains feuillettent gauchement les feuillets rongés des livres pieux jadis dédaignés.

Brusquement une ligne frappe son regard : *Tu ne déroberas pas*. Et Caïn croit entendre une voix répéter près de lui : « Tu ne déroberas pas » — c'est la voix de sa conscience que la douleur vient enfin d'éveiller.

Dès lors, le repos est fini pour lui : il est la proie d'un perpétuel remords. Redevenu un homme juste, il ne pourra supporter le souvenir d'un passé.

Il est hanté par le désir de réparer sa faute, de remplir son devoir envers la société. Le bonheur de son propre foyer même lui paraît secondaire.

En cachette de Zouzour qui s'affole, il guette un bateau. Il en voit un, fait des signaux et bientôt des hommes blancs débarquent dans l'île de Caïn qui les accueille comme des libérateurs. Sans se soucier de Zouzour et de sa fille, il part avec eux pour restituer ce qu'il a volé jadis et reprendre une vie laborieuse et honorable parmi la civilisation.

Mais, sur le cargo stoppé non loin de la côte, Caïn reprend immédiatement contact avec les réalités : le commandant le félicite de son geste de restitution... et le fait redescendre aux soutes, comme autrefois ; tout autour de lui est travail et contrainte : le canari du commandant lui-même est enfermé dans une cage alors que dans l'île les oiseaux chantent librement à l'ombre des palmes. Enfin, une voix sinistre éclate soudain : c'est le haut-parleur de la T.S.F. qui donne les dernières nouvelles d'Europe et du monde entier. Partout le chômage, la maladie, les catastrophes, la misère...

Caïn est profondément troublé, la sirène mugit, les machines repartent et leur rythme trop connu détermine en Caïn un réflexe définitif : il remonte à l'air libre et, plongeant du haut du bateau, il nage de toutes ses forces vers l'île où il a connu la vie heureuse.

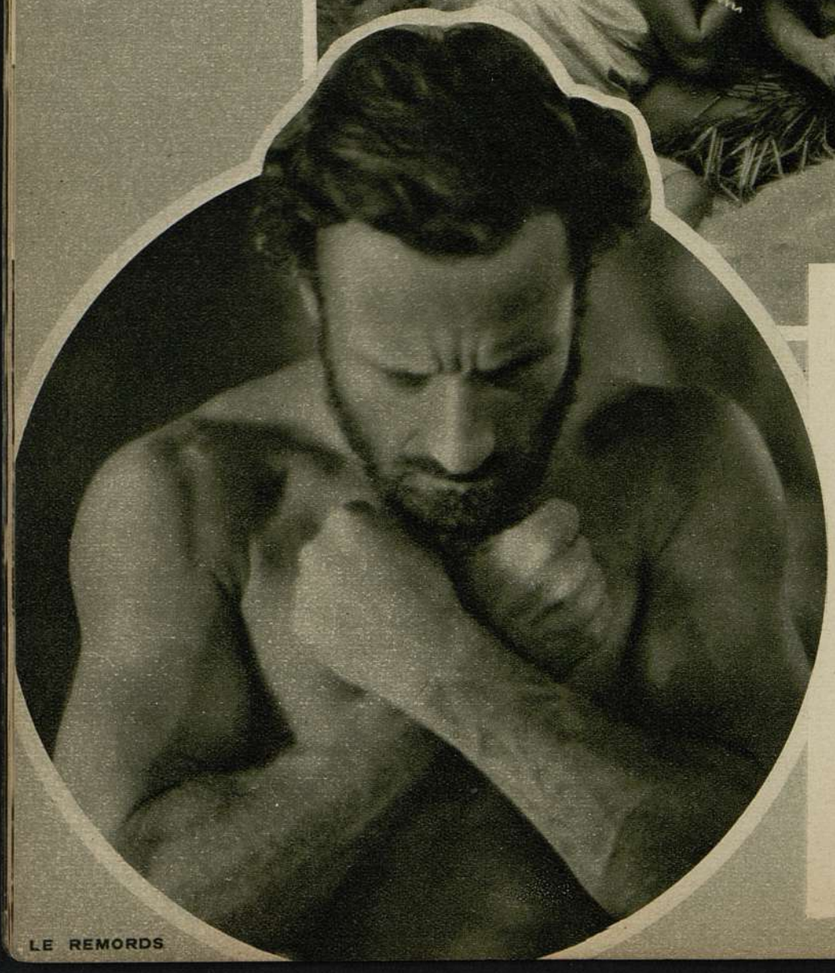
Zouzour le recueille à bord d'une petite embarcation de raphia, tandis que le commandant du cargo, vieux marin philosophe, repart en laissant Caïn dans son île, estimant qu'après tout il n'a peut-être pas choisi la plus mauvaise part.

Tel est ce film, d'une technique toute nouvelle, car les acteurs y tiennent la plus petite place. Si l'on excepte les scènes du début et de la fin et le rapide épisode du combat avec les sauvages, il n'y en a que deux : Caïn, que

LA NOUVELLE EXISTENCE

L'ENTERREMENT DE L'ENFANT

LE DÉPART DE CAÏN



LE REMORDS

DOULEUR

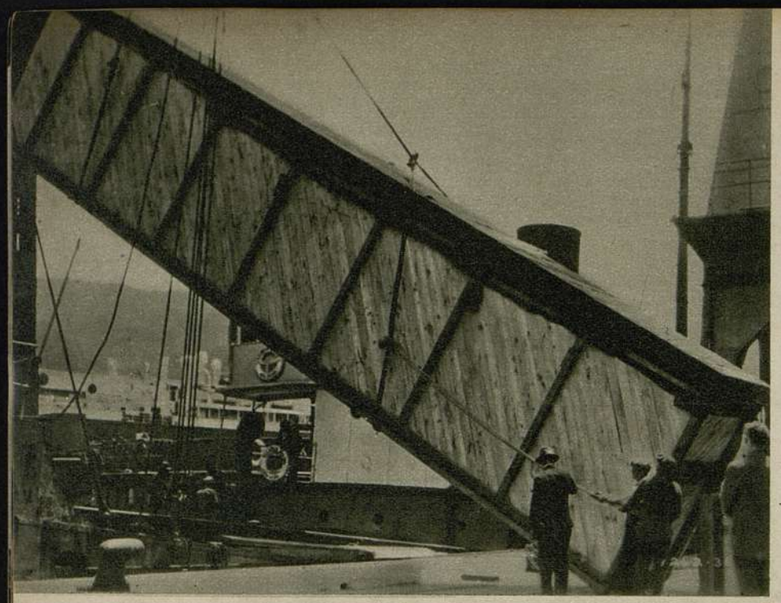
M. Thomy Bourdelle interprète avec une admirable puissance, et Zouzour, dont le rôle est tenu par une jeune créole antillaise, Rama Tahé que M. Léon Poirier a découverte et dont il est superflu de dire qu'elle ne songeait point à la carrière cinématographique. Non seulement par son physique elle correspond merveilleusement au personnage, mais son jeu, tout d'intuition spontanée, nous transporte bien loin des artifices habituels de l'écran.

Au reste, dans *Caïn*, il n'y a pas un seul tableau qui ait été tourné en studio. La vie du paquebot a été enregistrée sur le paquebot même qui emmenait M. Léon Poirier à Madagascar; les passagers sont les vrais passagers, les soutiers, de vrais soutiers. Tout le reste du film a été vécu dans son décor authentique, à une seule exception près : la scène finale où Caïn plonge du cargo a été réalisée au retour, en Méditerranée, et non dans l'océan Indien, afin de ne pas exposer M. Thomy Bourdelle au péril des requins.

SUR LE PONT DU CARGO

Le film comporte quelques paroles — le moins possible. car il n'a pas besoin de texte — mais, en revanche, l'enregistrement sonore nous restitue les bruits de la machinerie, des vagues, du vent, le sifflement de l'orage, le chant des oiseaux, la musique primitive qui accompagne les danses de Zouzour et toute la palpitation harmonieuse ou angoissante de la nature. Cette atmosphère est complétée heureusement par une partition musicale suggestivement évocatrice de M. André Petiot.

LE RETOUR



L'EMBARQUEMENT DE L'AVION

L'EXPÉDITION BYRD AU POLE SUD

Jadis, quand des hommes héroïques avaient accompli un exploit, nous devions nous contenter d'en lire la relation. Aujourd'hui, l'invention du cinéma a merveilleusement agrandi le champ de notre connaissance. Grâce à l'écran, nous pouvons, d'un fauteuil d'une salle de projection, être les témoins oculaires des entreprises les plus audacieuses, en suivre et en revivre toutes les péripéties comme si nous y avions nous-mêmes été mêlés comme acteurs.

Ce n'est pas le lieu de rappeler l'histoire de l'expédition Byrd dont *L'Illustration* a déjà donné à ses lecteurs la relation détaillée. Quant à l' « argument » du film, si l'on peut employer ce mot, il a été très exactement reproduit par M. Jean Castelboux dans *Cinémonde*, et l'on ne saurait mieux faire que de le citer :

« Voici, quittant New York, le solide trois-mâts qui emporte Byrd et ses compagnons vers la rude aventure. Mer calme au début, puis, une fois franchi le cercle polaire antarctique, c'est l'assaut de la bourrasque, vaillamment supportée par le vaisseau. Les icebergs défilent, emportés par les courants marins, et le pilote doit naviguer avec précaution pour éviter ces redoutables masses flottantes. Bientôt on entre dans la région des eaux congelées à leur surface, et l'étrave du navire se fraye lentement un chenal à travers ce chaotique assemblage de glaçons.

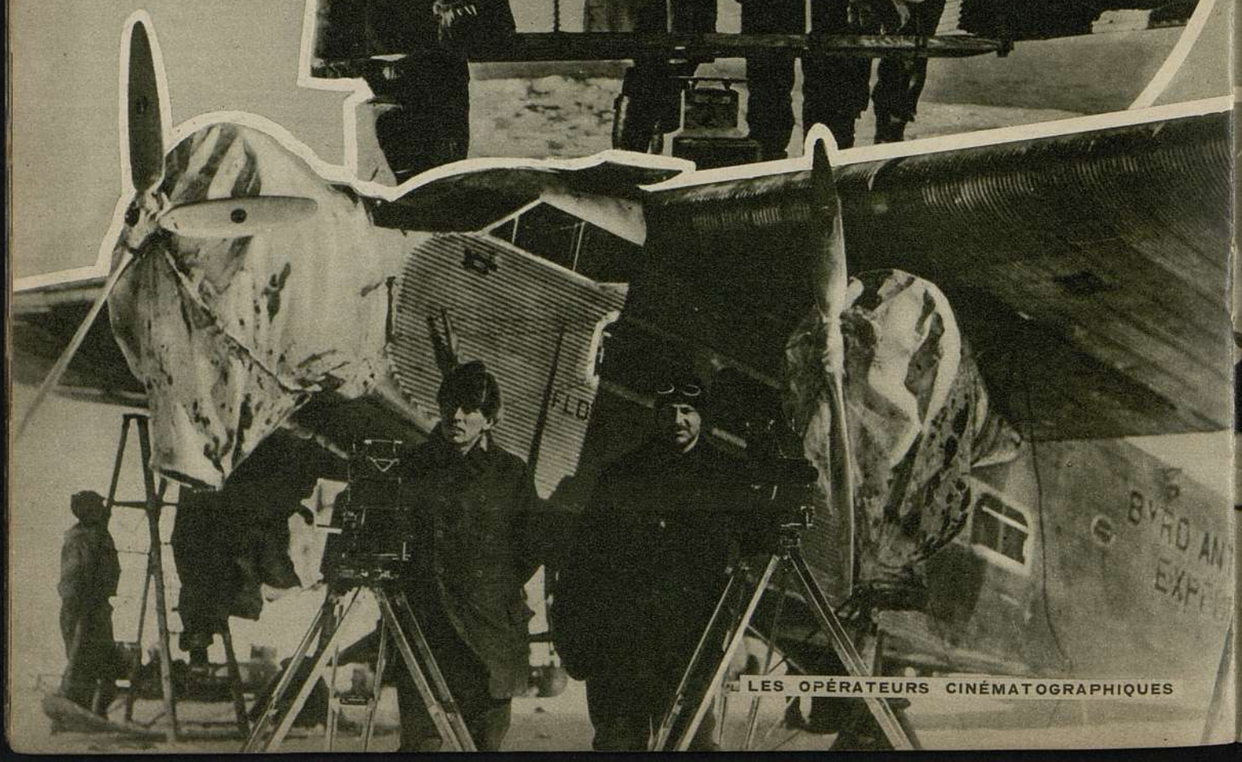
» Après des jours de marche ralentie dans ce décor désolé surgit enfin à l'horizon une ligne blanchâtre que fait étinceler le soleil. Cette ligne s'élève à mesure que le navire s'en approche ; c'est maintenant une haute muraille de glace, obstacle à toute navigation et qui subsiste toute l'année : la Barrière de Ross.

» Le navire accoste. Tandis qu'un « va-et-vient » entre le bateau et la banquise permet de décharger la cargaison, Byrd, suivi de son fidèle chien Iglou, s'occupe à vérifier la solidité de la glace au moyen d'un piolet : il s'agit de choisir un empla-

LE MONTAGE

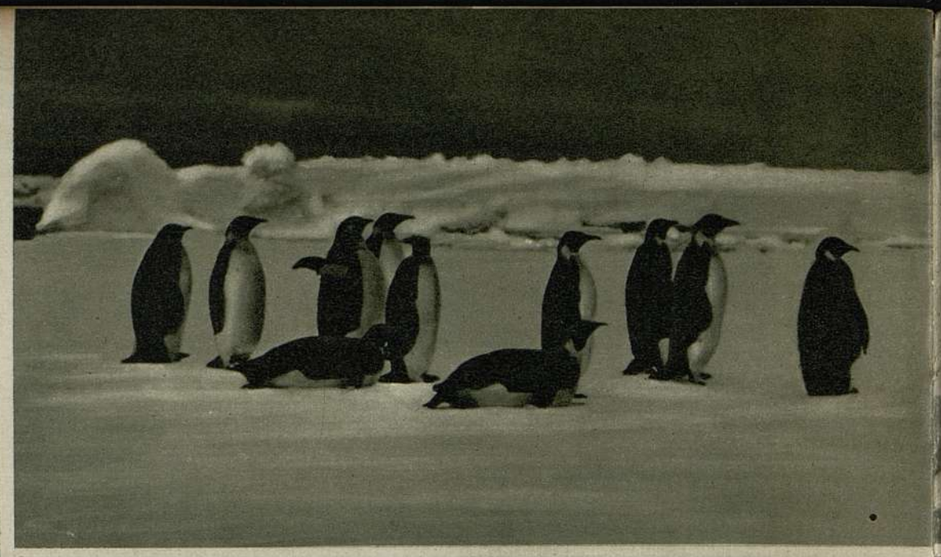
AVANT LE DÉPART

UNE PRISE DE VUE



LES OPÉRATEURS CINÉMATOGRAPHIQUES

UN CAMPEMENT DANS LA NEIGE



LES PINGOUINS

UN PAYSAGE DE LA
RÉGION POLAIRE

BALEINES VENANT RESPIRER
DANS UNE CREVASSE DE LA BANQUISE

LA " PETITE-AMÉRIQUE "
BASE DE L'EXPÉDITION

cement solide pour y établir le campement, qui constituera une petite ville.

» Les premiers murs s'élèvent déjà. Tandis qu'une partie des hommes les construisent en découpant des blocs de glace à la scie, d'autres assemblent des cloisons de bois pour constituer deux vastes baraquements. Pour relier ces deux bâtiments, on établit une sorte de long corridor au moyen des caisses de provisions qui forment les murailles et que des bâches recouvrent par le haut. Les avions ont été descendus à terre, les chiens destinés à tirer les traîneaux sont installés dans leurs niches. Tout est presque installé, lorsque sévit brusquement une de ces violentes tempêtes de neige que les régions polaires connaissent souvent. Aveuglés par les flocons gelés que le « blizzard » leur jette dans la figure, les hommes se hâtent de dresser les dernières charpentes.

» Cette tempête était d'ailleurs le prélude de l'hiver. Le navire, pendant qu'il en est temps encore, va remonter vers des mers plus clémentes, où il passera les mois rigoureux, pour revenir chercher l'expédition lorsque la débâcle des glaces le permettra, l'été venu. Alignés sur la banquise, Byrd et ses compagnons échangent des saluts amicaux avec l'équipage du trois-mâts qui s'éloigne et disparaît vers l'horizon. Les voici désormais seuls avec eux-mêmes, pour de longs mois, dans cette petite ville provisoire qu'ils ont édifiée sur la glace et à laquelle ils ont donné le nom de « Little America ». Mais c'est une cité bien moderne, car au-dessus de ses toits s'élèvent des pylônes de T.S.F.

» Les explorations commencent. Avec deux autres compagnons, le second de Byrd part, sur un des petits avions, reconnaître la banquise en direction du pôle. Le radiotélégraphiste, casque en tête, suit avec attention leurs messages et, soudain, s'inquiète de ne plus rien recevoir. Surpris

LES DEUX AVIONS AUXILIAIRES

CHIENS DE MER

ATTELAGES DE CHIENS UTILISÉS POUR L'INSTALLATION DES RELAIS DE SECOURS

par une tempête de neige alors qu'ils avaient atterri sans encombre parmi les glaces, les trois explorateurs, tapis contre le sol, voient leur avion culbuté et mis hors d'usage par la violence du vent. Il leur est impossible de donner de leurs nouvelles. Les jours passent ; il leur faut se rationner. Mais là-bas, à « Little America », ce silence angoissant a provoqué le départ du second avion qui vient à leur recherche. Ils sont sauvés. *All right !...*

» Mais, bientôt, la grande nuit polaire chasse pour de longs mois le soleil. Groupés dans les baraquements, les hommes s'occupent à fabriquer des traîneaux légers. Aux heures de loisir, ils évoquent le pays lointain qu'ils reverront lorsque la grande aventure sera accomplie...

» On la prépare maintenant. Le second de Byrd et quelques hommes s'en vont, avec plusieurs traîneaux, préparer des dépôts de ravitaillement sur le trajet que suivra l'avion vers le pôle.

» ... Les beaux jours sont revenus. Sorti de son hangar de glace, l'avion de Byrd est équipé, prêt à partir : les quatre hommes qui le montent y prennent place. Il s'envole, acclamé par tout le campement. Voici, au-dessous, l'immensité de la banquise, les contreforts de glace qu'il faut franchir d'un vol sûr. Pour alléger l'appareil, on le déleste d'un colis de vivres. Byrd, consultant son compas et sa boussole, établit sa route et, par une ficelle, envoie des ordres au pilote. Ils sont maintenant au-dessus même du pôle Sud. Alors, ouvrant une trappe, Byrd lance de l'avion un drapeau américain lesté par une pierre rapportée par lui de la tombe d'un de ses compagnons mort au cours de son expédition au pôle Nord. Touchant hommage par lequel il associait le défunt à la victoire d'aujourd'hui !

» Ayant rempli sa mission, l'avion revient à « Little America ». où l'on guette son arrivée. Tous les bonnets sautent en l'air parmi les vivats lorsque l'appareil touche le sol de la banquise. Byrd et ses compagnons sont portés en triomphe par leurs camarades. Le pôle Sud est conquis ! Et maintenant il ne reste plus qu'à attendre l'arrivée du navire qui ramènera la vaillante expédition vers le monde civilisé où où des applaudissements l'attendent... »

R. DE B.

LE SALUT AU DRAPEAU AVANT LE DÉPART

Le Directeur : René Baschet. — Imp. de L'ILLUSTRATION, 13, rue Saint-Georges, Paris-9e (France). — L'Imprimeur-Gérant : Th. Huck